

— OEILLETON —



N°6

— 21 novembre —

SOMMAIRE

Programme du jour	02
Edito	03
L'avortement et sa représentation	
Interview	04 - 06
Emmanuelle Bercot	
Critique	07
<i>Lingui, les liens sacrés, Mahamat-Saleh Haroun</i>	
A savoir	08
Le droit à l'avortement : des inégalités frappantes	
Portrait	09
Samuel Theis	
De l'écrit à l'écran	10
<i>L'évènement</i>	
Nos coups de cœur	11

—PROGRAMME DU JOUR—

Mica	10h30
Jean-Ismaël Ferroukhi	
<hr/>	
Petite nature	11h00
Samuel Theis	
<hr/>	
Memory Box	14h00
Loana Hadjithomas et Khalil Joreige	
<hr/>	
Ouistreham	14h30
Emmanuel Carrère	
<hr/>	
Une jeune fille qui va bien	16h30
Sandrine Kimberlain	
<hr/>	
Le test	17h00
Emmanuel Poulain-Arnaud	
<hr/>	
Les magnétiques	19h00
Vincent Maël Cardona	
<hr/>	
On est fait pour s'entendre	20h00
Pascal Elbé	
<hr/>	
L'évènement	21h15
Audrey Diwan	
<hr/>	

CGR Lapérouse . Cinéma Salle Arce . CGR Les Cordeliers

EDITO

L'avortement est un sujet sensible que l'on ose pas trop aborder par la polémique qu'il crée. Il s'agit d'un sujet dit tabou ayant pour capacité d'évoquer des avis différents, des débats argumentatifs parfois sulfureux, incitant par la même occasion à quelques conflits relationnels. Le débat devient fâcheux et il vous est impossible de convaincre autrui ; les mentalités se voient fermées et résolues. "Je suis contre !" "Et moi, je suis pour !", une conversation sans fin s'élance dans un cercle vicieux inefficace. Vous vous sentez alors défaitiste, comment raisonner votre interlocuteur.rice ? Cela semble impossible.

Ah ! Qu'il est bien facile de se faire un avis sans même être renseigné.e, qu'il est bien facile de parler sans savoir.

"J'ignore mais je sais, j'ignore mais j'ai raison".

Certaines opinions se forgent souvent par l'incompréhension d'un sujet, les persuasions ne peuvent qu'être appuyées par la vision de la chose. Il faut voir pour croire et voir pour comprendre. La puissance de l'image vient ainsi devancer celle des mots. Un fait qu'Audrey Diwan (avec *L'événement*) et Haroun Mahamat-Saleh (avec *Lingui, les liens sacrés*) ont compris par leur choix de mettre en scène des femmes souffrant de cette conviction néfaste vis-à-vis de l'avortement. Des œuvres engagées qui évitent à plusieurs l'épuisement de vouloir convaincre. Des films à la volonté de dénoncer le réel affligeant des personnes souhaitant avorter.

Le cinéma est un outil de défense qui permet une prise de parole nouvelle de celle que l'on a l'habitude d'entendre. Le septième art permet une dénonciation des faits et une approche de la réalité, négligée par certain.e.s. Le cinéma possède cette puissance de persuasion qui permettra peut-être à autrui de se diriger vers un autre point de vue.

Alors, la prochaine fois que vous vous sentez piégé.e dans un débat dangereux, tel que celui de l'avortement, ne gaspillez pas votre parole et proposez à votre concurrent de visionner un film se rangeant du côté du sujet défendu. Vous pourriez être surpris.e de la réception.

INTERVIEW

EMMANUELLE BERCOT

Après la projection de *De son vivant*, le public a eu l'opportunité d'échanger avec la réalisatrice en visio-conférence.

Après tout ce que vous avez fait comme films, c'est votre sixième long métrage, est-ce que parler de la fin de vie c'était le moment de le faire ou est-ce que c'est une rencontre qui a provoqué ce projet ?

Je ne me suis pas posé la question de savoir si c'était le moment de le faire. Le projet au tout départ venait de mon envie de faire un mélodrame, c'est un genre cinématographique que j'aime énormément en tant que spectatrice. Et j'avais envie de me frotter à ce genre qui est assez complexe, en tant que metteur en scène. J'ai eu l'idée d'écrire un film pour Catherine Deneuve et Benoît Magimel, qui serait l'histoire d'une mère qui perd son fils du cancer. Je ne savais pas à ce moment-là que ça traiterait autant de la fin de vie, mais j'avais très envie de parler du cancer au cinéma, qui malheureusement nous touche tous sans exception de près ou de loin. Je tenais vraiment à parler de ça dans un film et le truc un peu fou qu'il s'est passé c'est que, alors que j'avais cette idée en tête, j'ai présenté mon film *La Tête Haute* à New York et il y avait le Docteur Sara dans la salle, et il m'a attendu après la projection pour me parler et il m'a dit « voilà, je suis oncérologue et ce que je vois de votre travail de votre sensibilité me fait penser que vous pourriez être intéressée par le travail que je fais dans les tranchées du cancer ». C'est vrai que dans mon cerveau ça a fait tilt immédiatement parce que je m'apprêtais à écrire un film là-dessus, et il a fallu que j'attende un an avant de pouvoir retourner le voir à New York mais à partir du moment où je l'ai revu, on a passé du temps ensemble et j'ai compris qu'il fallait absolument que j'essaie de faire rentrer le travail du Docteur Sara dans ma fiction et donc j'ai décidé qu'il n'y aurait pas deux personnages, une mère et son fils, mais trois, c'est-à-dire, un malade, sa mère et le médecin.

Effectivement, la personnalité singulière de Gabriel Sara en fait un personnage de fiction assez étonnant.

C'est-à-dire que quand on rencontre quelqu'un d'aussi exceptionnel, et qu'il fait un travail aussi incroyable, parce que les scènes que vous avez vues dans le film et qui peuvent paraître complètement fantaisistes, comme les scènes de réunion avec ses soignants, où il finit par prendre sa guitare et où tout le monde chante, les scènes de tango en salle de chimio, le musicien qui va dans les chambres et qui fait quasiment se réveiller des gens qui sont en fin de vie, tout ça je l'ai vu de mes propres yeux. J'ai eu envie de faire partager aux spectateurs ma rencontre avec ce médecin et aussi le travail sensationnel qu'il fait dans son service.

Quand cette évidence est apparue, vous vous êtes dit « il y a que lui qui peut interpréter ce rôle » ? Est-ce qu'il a été convaincu facilement de tourner ?

En fait quand il s'est posé la question de trouver un acteur français pour jouer ça, je me suis aperçue que je n'en voyais pas, parce que l'humanité de ce personnage, je pense qu'il faut l'avoir en soi et je pense que c'est quelque chose qui ne se joue pas l'humanité. Il fallait quelqu'un de profondément humain, je ne crois pas que ça court les rues chez les acteurs.

INTERVIEW

D'ailleurs Catherine Deneuve, quand elle avait lu le scénario, elle m'avait appelée tout de suite et la première chose qu'elle m'a dit c'est « mais qui pourrait jouer le docteur ? ». On était tous d'accord sur le fait qu'il y avait un problème pour trouver un acteur en France, donc j'ai cherché à l'étranger des acteurs qui parlaient français et puis au bout d'un moment je me suis dit, et si c'était le Docteur Sara qui jouait son propre rôle, et je pense que c'est une idée que j'avais finalement enfouie en moi depuis le début.

Il y a eu des répétitions, des lectures avec lui, avec les acteurs professionnels, puisqu'il est débutant ?

Je ne veux pas lui enlever ça, il y a eu un énorme travail. Il avait une somme de texte, phénoménale à apprendre et puis après il y a eu tout un travail avec moi de préparation avant le plateau et même pendant le tournage. Je pense qu'il a mis deux semaines avant de comprendre ce que c'était de jouer. Il a eu un déclic un jour, il a compris quelque chose et il est devenu d'un coup incroyable, alors qu'avant il était juste, mais ce n'était pas suffisant. Et donc je crois qu'il a compris au fur et à mesure en quoi ça consistait de jouer, il suffit pas de dire un texte et de le dire juste, ça c'est rien, si je puis dire c'est le ba-ba, mais c'est beaucoup plus que ça ce qu'on demande à un acteur de cinéma.

Par rapport à votre envie de faire un mélodrame, quels étaient les écueils que vous avez vraiment cherché à éviter ?

Je sais que c'est un genre qui est très « casse-gueule », je sais aussi que c'est un genre que plein de gens n'aiment pas donc je n'ai jamais cherché à essayer de plaire à tout le monde même à ceux qui n'aiment pas le mélodrame. J'ai été à fond dans cette fibre du mélodrame mais j'ai toujours fait attention à ne pas tomber dans ce qu'on appelle le pathos, c'est-à-dire à ne pas aller chercher l'émotion des gens de façon vulgaire je dirais, ou grossière. Et je me suis interdit de prendre le spectateur en otage avec un trop grand réalisme sur la déchéance physique. Je voulais que le film reste beau tout du long et ne jamais être dans une recherche d'images ou de récits documentaires. Dès le départ je ne voulais pas jouer sur le suspens, est-ce qu'il va mourir, est-ce qu'il va pas mourir ? Là, c'est très frontal, on sait d'emblée qu'il va mourir et le film raconte comment il va aller jusqu'à cette issue fatale.

La musique est presque un personnage à part entière du film et très présent pour relier les différentes émotions. Comment avez-vous appréhendé tout ça ?

J'ai su d'emblée que la musique ferait partie intégrante du film puisque le docteur travaille beaucoup à partir de la musique. Toutes ces scènes de musique.

D'après moi, il manque un personnage : l'aidant de l'aidant c'est-à-dire celui qui épaula l'aidant.

Pour moi, elle est aidée par le docteur parce qu'il accompagne autant ses malades que la famille. Mais le parti pris du scénario est d'évacuer toute la vie sociale, amicale et amoureuse. Même le personnage de Benjamin n'a aucune visite d'ami, aucune visite de sa famille. Et c'est volontaire, c'est pour recentrer les sentiments et l'émotion autour de très peu de personnages parce que c'était le but du film.

INTERVIEW

Plus il y aurait eu de personnages, plus on aurait disséminé cette émotion. Le film ne se veut pas réaliste, le film est un mélodrame. C'est de la pure fiction et les outils de la fiction sont centrés seulement sur 3-4 personnages. Mais pour vous dire toute la vérité, le personnage de Catherine Deneuve avait un compagnon avec qui on avait tourné 3 scènes mais elles ont été coupées au montage, c'est peut-être aussi pourquoi vous avez ressenti ce manque.

Je trouve que dans ce film vous filmez les mains avec beaucoup de pudeur et d'émotion. Ce rapport est extrêmement beau et symbolise une forme de transmission.

Tout simplement, parce que j'ai vu le docteur Sara au travail et c'est quelqu'un d'assez tactile, qui prend toujours la main de ses malades quand il va les voir. Moi, les souvenirs que j'ai de mon accompagnement de gens qui étaient en train de mourir, ce qui reste ce n'est plus la parole mais le contact, souvent par la main parce que c'est le contact le plus paisible et le moins envahissant qu'on peut avoir avec des gens très faibles. Dans toutes mes recherches d'iconographie sur l'hôpital et les gens en fin de vie, les mains étaient toujours très présentes donc c'est quelque chose que j'ai voulu restituer dans le film.

Cécile de France apparaît très bien dans le personnage qu'elle doit être. On ne pouvait pas trouver plus solaire qu'elle.

Cécile de France est une actrice extrêmement populaire, qui est très aimée des gens, qui fait des films où les gens vont vraiment la voir. Et là, je lui ai proposé un rôle où dès la lecture du scénario, elle a très bien vu qu'elle n'avait que 4 phrases à dire. Et elle m'a appelée immédiatement pour me dire qu'elle voulait faire le film. Sans me faire ce que d'autres acteurs auraient pu faire, c'est-à-dire me demander de lui rajouter du texte ou des scènes. Jamais elle n'a fait allusion à des choses pareilles. Je pense qu'elle a eu l'intelligence de comprendre que le personnage - même si dans le scénario il était très peu existant - serait primordial par la présence à l'écran et par tous ses regards qui racontent tellement plus que tous les dialogues que j'aurais pu écrire. Elle a eu l'intelligence de le comprendre tout de suite.

Ce qui m'a particulièrement émue, c'est la place de l'art dans un sujet aussi douloureux. L'art qui permet de rebondir dans les situations où on se sent le plus perdu et qui amène du sourire et de la chaleur.

Ça, c'est le docteur Sara. C'est vrai qu'on se dit que ça devrait exister partout. On connaît bien les problèmes financiers de l'hôpital public en France mais il doit y avoir des solutions. Bien que les États-Unis ne fonctionnent pas comme nous, le docteur Sara a monté une fondation avec des fonds privés, de sa propre initiative. Il a trouvé des gens qui mettent des fonds dans cette fondation, qui lui permettent de faire toutes ces sessions de musique, de rémunérer des musico-thérapeutes. Et quand on voit ça, on se dit : pourquoi ce n'est pas partout comme ça ? Ça apporte tellement. Ça apporte un souffle de vie à des gens qui sont en train de s'absenter petit à petit et qui, ne serait-ce que pendant l'heure, revivent littéralement. Je l'ai vu de mes propres yeux, j'ai vu des malades immobiles se mettre à danser dans leur lit. Je n'oublierai jamais ces images-là. Je ne vois pas qui pourrait dire que ce n'est pas bénéfique pour le malade.

CRITIQUE

LINGUI, LES LIENS SACRES

Le festival se poursuit, tout comme s'enchaînent, à travers les différents films présentés, des thèmes profonds et essentiels qui nous touchent tous. Ici, il est question de l'avortement, sujet ô combien tabou, dans un pays comme le Tchad, où se déroule cette histoire. C'est dans les rues de N'Djaména qu'Amina, qui vit seule avec sa fille unique de quinze ans, Maria, voit son quotidien basculer le jour où elle apprend que Maria est enceinte, dans un pays où loi et religion interdisent cette pratique.

Avant même que l'histoire ne commence, le réalisateur a tenu à transmettre lui-même un message. Pour que chacun comprenne mieux l'impact du récit particulièrement sensible qui vient ensuite, Mahamat-Saleh Haroun nous explique que son projet se base sur des faits réels. Et ces faits, ce sont aussi bien des événements traumatiques de son enfance que des sujets d'actualité, tournant toujours autour de drames maternels. C'est la mise en lumière du quotidien conflictuel de nombreuses femmes dont il est question, face auquel se met en place une forme de sororité tournant autour du concept du « Lingui », terme tchadien qui renvoie à un précepte de solidarité et de vivre ensemble.

Ainsi, c'est le droit de disposer de son corps, le droit d'être libre, d'aspirer à une vie détachée des nombreux carcans imposés par la culture nationale qui est mis en avant. Un message engagé, un combat salutaire qui vient rehausser les quelques lacunes purement scénaristiques. En effet, d'un point de vue purement cinématographique, ce long-métrage présente quelques petites lacunes, dans le sens où Haroun semble s'être un peu précipité dans la réalisation en enchaînant certaines scènes un peu rapidement par exemple. Cela n'empêche pas à cette histoire de rester cohérente, de mettre en haleine au moyen des images fortes et surtout de dénoncer des faits qui rendent la vie des femmes intolérable et va à l'encontre de principes pourtant universels de nos jours.

Sylvain

A SAVOIR

LE DROIT A L'AVORTEMENT : DES INEGALITES FRAPPANTES

A travers Lingui, les liens sacrés, au Tchad

L'avortement se définit comme « l' interruption avant son terme du processus de gestation ». En droit moderne, le fœtus, jusqu'à la naissance, est considéré comme un «objet juridique», puis après la naissance, le nouveau-né est reconnu comme une «personnalité juridique». Le statut juridique et moral avant la naissance varie selon les cultures et les religions.

Au Tchad

Zone très restrictive en matière d'IVG : autorisée dans des conditions spécifiques (viol, danger pour la santé, maladies mentales), sinon interdiction.

Prescription d'un groupe conseil de médecins après avis d'un juge.
Accès aux pilules abortives sur ordonnance.

Services d'IVG légaux mais difficulté de remboursement et d'accès. Deux types de services :

- Méthode médicale : utilisation de pilules (Misoprostol) = provocation des contractions et relâchement du col utérin.
- Méthode chirurgicale : Aspiration Manuelle sous Vide.

Stigmatisation religieuse, sociale ainsi que dissuasion de la part des prestataires.
Prestataires non formés : conséquences pouvant être graves.

En France

Légalité de l'IVG sur demande
Droit pour toute femme enceinte, y compris mineure.

Deux consultations médicales obligatoires avant l'IVG.
Possibilité d'un suivi médico-psychologique Anonymat possible. Liberté d'avorter jusqu'à la fin de la 12ème semaine de grossesse.

Services de soins remboursés, pris en charge à 100 % par l'Assurance Maladie. Deux types d'IVG :

- IVG instrumentale (chirurgicale) par aspiration de l'œuf.
- IVG médicamenteuse : prise de deux médicaments (Mifépristone et Misoprostol).

Délit d'entrave à l'IVG puni de 2 ans d'emprisonnement et de 30 000€ d'amende.

— PORTRAIT —

SAMUEL THEÏS

Il est né le 12 novembre 1978 à Forbach en Moselle, a étudié à l'école nationale supérieure des arts et techniques du théâtre dans laquelle il est entré en 2003, a fait ses débuts sur les planches en 2006 dans une mise en scène du *Coriolan* de Shakespeare en collaboration avec Christian Schiaretti et Christophe Perton avant de suivre une formation d'acteur à Lyon et d'aborder le cinéma en jouant avec Lolita Chammah dans « *Oui, peut-être* », un court-métrage de Marilyn Canto. Son nom ? C'est Samuel Théïs.

Par la suite, il collabore, en 2008 à l'écriture de Forbach de Marie Amachoukeli et de son amie d'enfance Claire Burger, un court-métrage dans lequel il participe lui-même avec certains membres de sa famille et qui recevra le grand prix national du festival de Clermont-Ferrand en 2009. Par la suite, il va apparaître dans plusieurs films comme « Musée haut musée bas » de Jean-Michel Ribes, « la Princesse de Montpensier » de Bertrand Tavernier ou encore « Nos futurs » de Rémi Bezançon.

Mais Samuel Théïs a, en réalité, plusieurs cordes à son arc puisqu'en plus d'être comédien et acteur, il est également réalisateur. Cela a commencé avec "Forbach", puis a vu le jour "Party Girl", son premier long métrage découvert en 2014 toujours en collaboration avec Marie Amachoukeli et Claire Burger et dans lequel il joue en compagnie de sa sœur et de sa mère. Et le moins qu'on puisse dire, c'est que ce fut une réussite, à tel point que cette réalisation fut sélectionnée au Festival de Cannes 2014 et reçut deux prix décernés par « Un certain regard » et « Caméra d'or ».

Entre temps, l'homme aux multiples facettes continua de jouer sur plusieurs tableaux, passant entre autres du stade de comédien à celui de metteur en scène, adaptant notamment en 2011 la pièce « *Juste la fin du monde* » de Jean-Luc Lagarce, pièce qui reçut le prix de la société des Auteurs et Compositeurs dramatiques. Aussi, autant dire que son deuxième long-métrage, « *Petite nature* », présenté cette année en avant-première au festival des Oeillades, est la réalisation d'un homme touche-à-tout, déjà couronné de succès et dont la carrière laisse à penser que chacune de ses nouvelles créations ne peut être qu'une réussite ! À suivre !

— DE L'ECRIT A L'ECRAN —

L'ÉVENEMENT

Deux ans après son premier film « Mais vous êtes fous » sorti en 2019, Audrey Diwan revient au cinéma en 2021 avec « L'Événement », une adaptation du roman éponyme d'Annie Ernaux.

Paru en 2000, *L'Événement* est un récit autobiographique dans lequel Annie Ernaux relate son avortement clandestin. C'était en 1963, quatre ans avant la législation de la pilule contraceptive et douze ans avant la Loi Veil, qu'Annie Ernaux, 23 ans et encore étudiante en lettres modernes, apprit sa grossesse. N'ayant ni l'envie ni les moyens financiers de devenir mère, elle s'est vue contrainte de recourir à un avortement clandestin.

C'est avec une multitude de détails et sans ménagement que l'auteur évoque cet événement particulièrement bouleversant de sa vie. Bien qu'en 2000, la parole des femmes se soit quelque peu libérée, l'avortement reste néanmoins tabou. Les récits sur ce sujet restent rares et très sommaires. Annie Ernaux déplore cette absence de vérité dans une interview donnée à France Culture : « On n'allait pas jusqu'aux détails. Or, ce sont les détails qui tuent, ce sont les détails qui sont affreux. » C'est par ce récit - réaliste, cru et profondément révolutionnaire sur tous les plans - qu'Annie Ernaux nous livre le témoignage d'une époque. Il est vrai qu'à travers son histoire, l'auteur évoque une réalité à laquelle de nombreuses femmes françaises ont été confrontées avant 1975, date de promulgation de la Loi Veil légalisant l'avortement. Après la description, on ne plus exhaustive, de sa tentative d'avortement seule (avant de consulter une faiseuse d'ange), Annie Ernaux

écrit : « Il se peut qu'un tel récit provoque de l'irritation, ou de la répulsion, soit taxé de mauvais goût. D'avoir vécu une chose, quelle qu'elle soit, donne le droit imprescriptible de l'écrire. Il n'y a pas de vérité inférieure. Et si je ne vais pas au bout de la relation de cette expérience, je contribue à obscurcir la réalité des femmes et je me range du côté de la domination masculine du monde. » Comme dans toute son œuvre, il s'agit ici, pour l'auteur, de rendre visible par l'écriture. De rendre visibles les femmes qui ont dû avorter comme elle, clandestinement. Et de ne pas se réduire au silence - ou se terrer dans la honte - mais de témoigner de ce qu'elle a vécu pour elle mais aussi pour les milliers d'autres femmes qui l'ont également vécu.

Pour adapter à bien ce récit autobiographique, Audrey Diwan a interrogé Annie Ernaux concernant le « hors-champ » du récit : le contexte sociopolitique des années 1960, ses relations familiales et amicales. La réalisatrice dit avoir eu « l'impression d'un partenariat plutôt que de m'appropriier son histoire. »

Audrey Diwan, ayant été très touchée par le roman, a souhaité l'adapter pour la réflexion - toujours actuelle - sur la place de la femme dans la société et l'avortement, le discours sur les classes sociales - inhérent à l'œuvre de l'auteur.

Diffusion de « L'Événement » d'Annie Ernaux, dimanche 21 novembre à 21h15 en salle Arce.

Laura

—NOS COUPS DE COEUR—

ELI : *Bonne mère* reste un coup de cœur pour moi. C'est en fait la capacité que l'œuvre possède à partager une histoire ordinaire tout en faisant éprouver au public une grande émotion qui me fait le positionner en première position dans mon classement. C'est un film qui traite de sujets intéressants au travers d'un thème principal, qui est celui de la maternité.

LAURA : *Une Vie Démente* est le film qui m'a le plus marquée. C'est avec beaucoup de légèreté et d'humanité qu'est traité le thème de la maladie d'Alzheimer. C'est drôle, pétillant, émouvant, tout ça à la fois sans jamais rentrer dans le *pathos* et le tragique comme on aurait pu l'imaginer. C'est une véritable ode à la vie et à l'entraide qui prône l'acceptation de la maladie. Original autant par sa forme novatrice que par le traitement peu commun de la maladie qu'il propose, c'est un film que je ne suis pas prête d'oublier !

MATHILDE : *Jane par Charlotte*, ou le portrait d'une mère par sa fille. Une conversation aussi intime qu'émouvante, entre pudeur et confession. Ce film documentaire qui prend la forme d'une suite de vidéos tournées à différents moments et dans différents lieux - de Tokyo, à l'ancienne demeure de Serge Gainsbourg - m'a émerveillée, bouleversée, fait rire. Au premier abord intimes, ces dialogues entre Jane Birkin et Charlotte Gainsbourg revêtent un caractère universel, en particulier dans la scène finale, qui ne peut pas laisser le spectateur indifférent.

ARICIA : *En attendant Bojangles* : ce film est une folie et exprime la folie, ou finalement un rêve, le rêve d'être ailleurs que dans notre monde dans lequel il n'est pas possible d'être absent. *En attendant Bojangles*, c'est le monde que j'ai au fond du cœur, c'est pour moi la plus belle histoire d'amour."

MÉLANIE : Plus qu'un coup de cœur, *En attendant Bojangles* est un film qui donne un coup [au] cœur - et qui laisse une ecchymose. Du bonheur qui naît de l'illusion engendrée par la folie, au désespoir qui submerge et engloutit tout sur son passage lorsque la réalité s'impose de nouveau à celui qui doit l'éprouver, ce film est une montagne russe d'émotions. Je dirais que ce film est l'une des plus belles découvertes cinématographiques que j'ai pu faire cette année. Il l'est d'autant plus qu'il a eu une résonance particulière pour moi puisque j'ai pu retrouver une ambiance très proche de celle qui règne dans mon roman préféré, à savoir *L'écume des jours* de Boris Vian qui m'a marquée à l'âge de 14 ans et que je n'ai depuis jamais pu oublier, comme je me souviendrai de cette adaptation du roman d'Olivier Bourdeaut qui m'a profondément émue et touchée.

SYLVAIN : Si je devais retenir un film parmi tous ceux que j'ai vu dans le cadre de ce festival, ce serait *Mes frères et moi*. Le portrait de ce jeune garçon qui évolue dans un milieu rude et qui va pouvoir sublimer cette difficulté de vivre à travers la musique m'a particulièrement ému. Cette poésie, cette humanité qui émerge d'un milieu qui semble pourtant en être totalement dénué nous fait passer par toutes les émotions et apporte un message d'une richesse inouïe. A mes yeux, cette réalisation n'est pas qu'un simple film, c'est une vraie leçon de vie.